

L'atelier des cœurs égarés

De Virginie PAQUIER

Du Même Auteur :

L'ENVERS DES CORPS, Roman

CODE TATTOO, Roman

OFFRE LOGEMENT CONTRE MENUS SERVICES, 3
Volumes, Roman

Traduit en Anglais sous le titre « **Laura & Mr Solis, rent-free** »

LA JOLIE VIE DE MELANIE, Roman

DEUXIEME ETAGE, RAYON HOMMES, Roman

LE DERNIER FACTEUR, Roman

C'EST COMME CA, PAPA !, Roman

AVANT QU'IL N'EN RESTE RIEN, Roman

LE CHANT DE LA BAIE, Roman

PAGE BLANCHE, Roman

LE SOIGNEUR D'ARBRES, Roman

L'AFFAIRE LECLOU, Roman

CEUX DE L'UBAC, Roman

OU SCINTILLEMENT LES ROCHES, Roman

FRANCESCA, Roman

UNE FORMULE VRAIMENT MAGIQUE, Roman

ISBN : 979-10-359-2485-0

© Virginie Paquier

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

AVANT-PROPOS :

Qui n'a jamais connu la solitude ? Au moins quelques jours, quelques heures, peut-être des années. Ceux qui ont eu la chance de passer à côté comprendront difficilement la douleur qu'elle engendre.

Mais finalement, est-ce vraiment une chance ? Et si la solitude nous permettait de nous trouver, à plus ou moins long terme ? Sait-on vraiment qui on est, lorsqu'on n'a jamais eu à expérimenter ce sentiment d'être isolé, face à soi-même, et d'être obligé, pour survivre, d'aller chercher au plus profond de nous la légitimité d'être présent, parmi les autres ?

Comme beaucoup d'épreuves, ce sentiment, parfois, peut nous rendre plus fort, plus attentif aussi, à ceux qui nous entourent. Plus humain, finalement.

CHAPITRE 1

Lorraine s'approcha de la fenêtre, et jeta un œil à la rue, depuis le quatrième étage de son immeuble cossu. Il n'y avait pas grand-monde, ce jeudi soir, à l'heure du dîner. Pas non plus de voiture garée en vrac en bas de chez elle, Simon était en retard.

Elle retourna à son miroir, pour quelques dernières retouches ; son fard à paupière était peut-être un peu trop fort, et le contour de ses lèvres pas assez net. A quarante-neuf ans, la moindre imperfection est accentuée par les ridicules installées ici et là, telles des rigoles, et le maquillage devient vite un ennemi. Après avoir repris l'ensemble du mieux qu'elle le pouvait, elle se recula pour juger du résultat. Mieux, beaucoup mieux. Ses yeux verts ressortaient sans faire « panda », et sa bouche retrouvait sa forme

naturelle, aux courbes douces et sensuelles. Elle n'aimait pas son nez, trop long à son goût, mais cela, elle n'y pouvait rien et avec le temps, elle avait appris à accepter ses imperfections. De toute façon, ils avaient prévu d'aller dîner chez Molinas pour ce premier rendez-vous, et d'après son souvenir, c'était un endroit qui cultivait une ambiance tamisée et intime, avec des espaces plutôt sombres, éclairés de quelques bougies diffusant une lumière légère. Elle espérait que tout cela jouerait plutôt à son avantage. Lorsque Simon lui avait proposé cette table, elle avait tout de suite accepté avec enthousiasme, tant il y avait longtemps qu'on ne l'avait pas invitée dans un endroit chic.

Vingt heures. Pour un premier rendez-vous, ça commençait mal. Ils auraient dû partir il y a dix minutes au moins, et toujours pas de Simon. Pourtant, il habitait tout près d'ici, il ne devait pas avoir de souci de transport. Lorraine vérifia ses messages, il n'avait pas appelé. Il n'était donc pas aussi galant qu'il le laissait paraître sur internet, puisqu'il se permettait de la faire attendre sans la prévenir ni s'excuser. Elle revint vers la fenêtre pour contrôler son porche, toujours pas de voiture en bas. Que faire ? Son amie Claire lui avait bien dit, pourtant, de ne pas faire confiance à ces rencontres virtuelles sur des sites douteux.

« Ce n'est pas comme ça que l'on rencontre l'amour de sa vie ! Sinon, ce serait trop facile ! »

Ce qui n'était pas facile, c'était de vivre depuis six ans toute seule, de rentrer du travail le plus tard possible en traînant des pieds, en sachant que personne ne sera là pour partager sa soirée, de s'arrêter au passage dans tous les petits commerces de sa rue encore ouverts pour faire durer le trajet, de discuter avec la boulangère ou l'épicier de choses sans intérêt comme le temps qu'il fait et les travaux qui n'en finissent pas sur la place, puis de regarder toutes les émissions de télévision, faute de mieux ... bref, de souffrir de la solitude, à s'en demander ce que l'on fait encore sur cette terre. Mais elle ne pouvait pas comprendre ça, Claire, malgré toute sa bonne volonté. Son mari n'était pas parti avec une voisine, elle avait deux enfants encore chez elle, un chien et une tortue, et aucune idée de ce que le mot solitude signifiait. Lorraine, elle, n'avait plus personne, hormis quelques amis fidèles, mais qui avaient tous une vie de famille remplie. Et au terme d'une longue période de déprime sévère, pendant laquelle elle n'était pratiquement pas sortie de chez elle pour autre chose que pour aller travailler, elle avait à nouveau envie de profiter de la vie. Alors, comme tant d'autres personnes seules, après avoir fait le tour de ses connaissances sans résultat, elle s'était résignée à s'inscrire sur un de ces sites, pour faire des rencontres. Pourtant, elle aussi, méprisait ces pratiques, avant. Mais les convictions, c'est fait pour les gens heureux et comblés, pas pour les

autres. Et puis, lorsque Simon s'était présenté à l'occasion d'un échange par messagerie, assez rapidement, elle avait eu l'impression qu'entre eux, il pourrait y avoir quelque chose. Il semblait sérieux, gentil, presque trop. Sa photo avait fini de la convaincre, il était distingué et plein de charme.

Mais voilà, il était maintenant vingt heures douze, et toujours pas de Simon. Que faire ? Elle se sentait bête, à attendre ainsi pomponnée, dans sa jupe noire pailletée et son petit haut décolleté, ses bas et ses escarpins vernis, n'osant ni s'asseoir, ni boire quoi que ce soit, de peur de se froisser ou de charger désagréablement son haleine. Elle attendit encore quelques minutes, debout devant la fenêtre, puis se décida à appeler Claire. Celle-ci décrocha rapidement.

- C'est toi, ma chérie ? Tu ne devais pas aller au restaurant avec ton *cyber*-cavalier ?
- Justement, il devait passer à huit heures moins le quart, et je n'ai pas de nouvelles.
- Alors là, je crois que je t'avais suffisamment avertie, non ? Ces rencontres-là, ce n'est pas sérieux, voyons !
- Mais non, je t'assure, je lui ai parlé au téléphone ce matin. Il avait l'air très bien.
- Tellement bien qu'il n'est pas venu ! Alors ?
- Alors ? Qu'est-ce que je fais ?

- Je ne sais pas, moi. Viens manger à la maison, si tu veux. On avait commencé, mais on t'attend.
- Je ne veux pas manger, je veux un rancart, merde !
- Inutile d'être grossière avec moi, je n'y suis pour rien.
- Je l'appelle ?
- Fais comme tu veux, mais ne viens pas te plaindre ensuite.
- Tu n'es pas juste.
- Bon, s'il ne répond pas, tu viens, hein ? Je te garde une part au chaud.

Lorraine raccrocha, un peu agacée, même si elle connaissait le grand cœur de son amie. Elle composa le numéro que Simon lui avait laissé, et attendit, le cœur serré, qu'il décroche. Une sonnerie, puis une autre, et après cinq sonneries interminables, une femme répondit d'une voix grave.

- Allo ?
- Euh ... allo, Madame ?
- Oui, je vous écoute ? Vous appelez mon frère, Simon ?

Soulagée, Lorraine confirma. Si c'était sa sœur, elle avait pu répondre à sa place. Mais que faisaient-ils ensemble, alors qu'il aurait dû se trouver ici ?

- Il est là ? Je voudrais lui parler.
- Désolée, Madame, mon frère s'est suicidé. Il est aux urgences, en réanimation. Vous êtes une amie ? Vous voulez venir le voir ?
- Oh ! Je ... non, merci. Je veux dire ... je rappellerai, excusez-moi.

Elle raccrocha presque au nez de la femme, trop surprise pour savoir quoi dire, et tomba sur son canapé, lâchant le téléphone qui rebondit avec fracas sur le parquet. Suicidé !? Le soir où il devait venir la chercher pour sortir avec elle ? Mais comment la perspective de leur rencontre, après deux mois de discussions à distance, avait-elle pu lui donner envie de se suicider ? Etait-ce une blague ? Se moquait-il d'elle ?

Les doigts crispés, Lorraine écrasait sans s'en rendre compte le tulle brodé de sa jupe, et frottait avec son autre main son œil droit, réduisant à néant tout le long travail de maquillage réalisé une heure auparavant. Passée la minute de sidération, elle fit voler d'un geste du pied un escarpin, puis l'autre, et s'effondra en sanglots. Claire avait raison, elle n'aurait jamais dû rappeler cet homme, et

encore moins chercher à le connaître par le biais de ce site à la con. Comment avait-elle pu être aussi naïve, et croire réellement qu'elle pouvait tomber sur un prince charmant sur internet ? Il ne pouvait y avoir que des déséquilibrés, des fous ou des obsédés, puisqu'ils étaient seuls ou avides de rencontres rapides et discrètes. Tout le monde le savait. Sauf elle.

Après plus d'une vingtaine de minutes de pleurs et de désespoir, elle se recroquevilla contre les coussins, sans prêter attention à sa tenue et sa coiffure maltraitées, et s'endormit telle quelle.

Lorsque Lorraine se réveilla, le lendemain matin, il faisait encore nuit. Il était très tôt, et elle ne travaillait pas ce jour-là. Elle avait faim et soif, et se leva avec peine pour aller se servir un verre d'eau dans la cuisine. Elle alluma et en passant devant le miroir du couloir, son image lui apparut, plus désespérée que jamais. Son mascara avait tracé de longues traînées noires sous ses yeux bouffis, traces qui viraient du côté où elle s'était endormie. Son chignon était informe, des mèches de cheveux semblaient collées sur son front comme des algues. Sa jupe était tournée et de travers, complètement chiffonnée, et son petit haut sexy ne méritait plus son nom. Elle avait filé un de ses bas, qui était descendu mollement jusqu'à son genou.

Lasse, elle s'affala avec son verre sur une chaise et but doucement son eau, le regard vide. Heureusement que c'était le week-end, et qu'elle pouvait se reposer et prendre le temps de se remettre. Elle n'avait pas rêvé, elle attendait un homme qu'elle n'avait jamais rencontré auparavant, il était en retard, et finalement, pendant tout ce temps, il n'avait rien trouvé de mieux à faire que d'essayer de se tuer ! Une bonne douche ne serait pas de trop pour commencer.

Après un café bien serré, les cheveux remontés dans une serviette rose, pour le moral, Lorraine décida d'appeler Claire. Il était encore tôt, mais son amie était matinale, et certainement déjà occupée à briquer sa maison ou à se préparer pour aller courir.

- Claire ?
- Lorraine ? Tu es déjà réveillée ? Un samedi ? Ça s'est mal passé !?
- Plutôt, oui.
- Je te l'avais dit, hein ! Je te l'avais dit ! C'était un obsédé ? un malade ? Il t'a fait quelque chose ? Oh ! ma pauvre !
- Non, non. C'est lui, il s'est suicidé.
- Quoi ? Pendant qu'il était avec toi ?
- Mais non, avant. Je ne l'ai pas vu, il n'est pas venu, et pour cause. Lorsque j'ai essayé de le

joindre, je suis tombée sur sa sœur, il était en réanimation à l'hôpital.

— Nom d'un chien !

Claire ne s'attendait pas du tout à ce genre de scénario, elle qui avait pourtant imaginé le pire. Après s'être demandé tout d'abord si son amie n'avait pas inventé ce prétexte pour expliquer que l'homme n'était pas venu, et éviter de reconnaître son échec, elle comprit que Lorraine ne mentait pas. La pauvre semblait complètement anéantie.

— Viens à la maison, ne reste pas seule, prends des affaires pour dormir.

— Merci, Claire.

Heureusement qu'elle était là, Claire. Combien de fois elle avait remonté le moral à Lorraine depuis son divorce ! Après des rencontres malheureuses avec des hommes décevants, après un échec professionnel lorsqu'elle brigait le poste de responsable ressources humaines de sa société, lors de la disparition de son chat ... Elle était toujours disponible, toujours prête à l'accueillir malgré son emploi du temps surchargé de femme au foyer investie dans la vie locale et l'éducation parfaite de ses enfants. De temps en temps, Lorraine l'admirait, malgré son diplôme de haut

niveau et son salaire très confortable. Qu'avait-elle, elle, en dehors de ça ? Rien. Plus de mari, plus de famille, pas de vie sociale. A quoi bon avoir fait toutes ces études, pour finalement être aussi malheureuse, alors que Claire s'était arrêtée au bac et avait tout ce que l'on peut rêver d'avoir ?

Lorraine pleura encore le temps du trajet, et arriva les yeux rouges chez son amie. Une fois installée devant un bon verre de jus de pommes bio, elle se sentait un peu mieux.

- Est-ce qu'il est mort ?
- Simon ? Mais non, je ne crois pas, il était en réanimation. Enfin, peut-être ... c'est affreux !
- Jamais entendu une histoire aussi glauque.
- Bon, on peut parler d'autre chose maintenant ?
- Tu as raison, excuse-moi. Et si on allait courir toutes les deux, le temps qu'ils se réveillent, là-haut ? Ça te dit ? Tu as pris tes affaires de sport ? Sinon, je te prête un legging.

Alors qu'elles traversaient en petites foulées le parc de la ville, Lorraine semblait pensive. Elle n'avait pas fait de sport depuis longtemps, et son rythme était plus que modéré. Claire aurait voulu courir plus vite, mais elle voyait bien que son amie n'allait pas bien.

- Ça te perturbe, cette histoire ?
- Tu crois ? Non, franchement, je ne vois pas pourquoi ça me perturberait.
- C'est normal. Et si j'organisais une soirée ? J'inviterais plein de gens du coin, ceux du loto, ceux du théâtre, ceux des restos du cœur, ou de mon association pour les handicapés, et tu pourrais faire des connaissances. Ça te plairait ?
- C'est gentil, Claire, mais là, tu vois, je ne sais pas. Je n'ai pas trop envie. Je ne sais plus où j'en suis.

Elle s'arrêta de courir, et resta figée, debout, au milieu de l'allée. Claire s'arrêta aussi et la rejoignit.

- Tu devrais peut-être aller voir un spécialiste ?
- Un spécialiste de quoi ? De la solitude ?
- Quelqu'un qui pourrait t'aider à voir les choses autrement. Un psychologue.
- Un psychologue ? Il va me trouver un homme ? Il va donner de sa personne ?
- Non, mais il va t'aider à accepter cette situation, le temps que tu rencontres quelqu'un. J'en connais un. Il a aidé ma sœur, il y a quelques années. Il paraît qu'il est très bien. Je te donnerai ses coordonnées.

— Si tu veux.

Aller voir un psychologue ? Pourquoi faire ?
C'était Simon, le désespéré. Pas elle, enfin, pas encore.

CHAPITRE 2

Après un week-end morose mais rendu supportable par l'ambiance familiale et simple de la maison de Claire, Lorraine se préparait à partir au travail. Heureusement qu'elle avait encore cette passion à laquelle se raccrocher. Même si elle n'avait pas obtenu le poste dont elle rêvait dans cette société financière, elle aimait son métier. D'ailleurs, pourquoi ne pas débiter une nouvelle formation ? Puisqu'elle avait le temps, et même le besoin, de s'investir dans un projet prenant et qui la sorte de ses pensées noires, c'était le moment idéal pour progresser encore, et peut-être, gagner des points en vue d'une nouvelle opportunité de carrière. Elle s'étourdirait à la tâche, et ainsi, ne se morfondrait plus chez elle.

Elle passa donc la semaine à étudier la possibilité de présenter à son responsable un plan de

formation sur-mesure, qui n'empiète pas sur sa disponibilité au travail, ni sur le budget formation du service, et qui lui permette d'acquérir des compétences supplémentaires. Depuis qu'elle était en poste dans cette entreprise, elle n'avait jamais rien demandé, et toujours tout fait pour remplir au mieux ses fonctions. Le vendredi, toute excitée, elle lui fit part de son projet avec confiance. Malheureusement, les choses ne se passèrent pas du tout comme elle l'avait espéré.

- Comme vous le savez, Lorraine, notre politique de formation est très stricte. Vous êtes déjà très qualifiée, presque trop, et vous n'êtes donc pas prioritaire. Je vais mettre votre demande en attente, et d'ici quelques mois, nous pourrons sans doute la réexaminer.
- Mais monsieur, j'ai BESOIN de cette formation ! C'est une urgence !
- Une urgence ? Pour quelle raison ? Vous souhaitez nous quitter, Lorraine ?
- Pas du tout ! Mais non ! Je veux juste pouvoir m'occuper ... je veux dire ... occuper mon temps, intelligemment.
- On ne fait pas une formation pour s'occuper, mais pour atteindre un objectif précis dans le cadre d'une stratégie à long terme. Désolé, Lorraine.

- Je ne peux rien faire pour vous faire changer d'avis ?
- Je ne pense pas, non. Pas pour l'instant. Je vous laisse regagner votre poste. Bonne journée.
- Bien.
- Et ... Lorraine ! Vous devriez peut-être voir un spécialiste. Médical, je veux dire. Je vous dis cela comme un ami.

Elle quitta le bureau sans un mot, dépitée. Mais qu'est-ce qu'ils avaient tous, avec leurs spécialistes ? C'était donc si évident, qu'elle ne tournait pas rond ? Et puis, elle trouvait vraiment injuste d'être pénalisée parce qu'elle avait déjà des diplômes. Elle avait fait des efforts et des sacrifices, pour les obtenir, et au lieu d'en récolter les fruits, on la punissait, finalement.

Voilà son ultime domaine d'épanouissement qui se racornissait d'un coup, sur un simple refus. Après avoir passé sa jeunesse à étudier, puis sa vie de jeune femme à satisfaire ses employeurs, on lui fermait simplement au nez les portes de son ambition. Lorraine se sentait abattue, à présent. Ses forces, après avoir été poussées à l'extrême pour se sortir du trou, retombaient progressivement, pesant sur son cou, sur ses épaules, son dos, jusqu'à lui couper les jambes. Elle dut s'asseoir et sentit ses mains tomber dans le vide de chaque

côté de son corps crispé. Il était presque dix-neuf heures, ce vendredi soir. Sans plus aucune motivation, elle ramassa mollement ses affaires, se releva au prix d'un effort énorme, prit son manteau, et partit sans saluer ses collègues.

Mais une fois dehors, elle dut admettre qu'elle n'avait pas de destination en vue. Rentrer chez elle ? Malgré tout le confort de son très joli trois pièces, elle n'avait aucune envie de se retrouver à nouveau seule devant un plateau télé et une tasse de tisane avant de se coucher. La perspective de rentrer dans son appartement vide et froid la glaçait de l'intérieur. Elle pouvait évidemment appeler Claire, mais il était hors de question de passer à nouveau le week-end chez elle avec sa famille. Son amour-propre n'y survivrait pas. Lentement, elle marcha pendant quelques dizaines de minutes, puis s'arrêta soudain, une fois arrivée dans son quartier. Assise sur un banc de la place, qui se vidait de ses passants, elle tenta de joindre par téléphone une autre amie proche, mais sans succès. Elle appela ensuite un couple qu'elle connaissait depuis des années, et qui s'était installé récemment dans une jolie maison en périphérie, mais ils ne pouvaient pas sortir car ils recevaient de la famille. Elle poursuivit avec obstination avec trois autres personnes qu'elle comptait parmi ses connaissances les plus intimes, et même deux collègues de bureau qu'elle voyait parfois en dehors du travail, mais les réponses négatives

tombaient l'une après l'autre : ils étaient absents ou déjà pris. Evidemment, elle aurait dû anticiper et les prévenir plus tôt, en organisant des sorties ou des dîners pour ce fameux week-end. A présent, elle se retrouvait seule comme une pauvre fille, alors qu'elle avait tant besoin de compagnie. En tout dernier recours, au bout du rouleau, elle composa le numéro de ses parents. Après tout, ce n'est pas parce qu'elle avait quarante-neuf ans et qu'elle ne les appelait plus guère que pour leur anniversaire et les fêtes de Noël, qu'ils n'étaient plus ses parents.

— Maman ?

— Tiens ? Lorraine, c'est toi ?

— Oui, maman. Vous allez bien ?

— On a attrapé une gastro. On est au lit tous les deux. Ça va mieux qu'hier, mais bon. Ça fait plaisir de t'entendre, tout va bien ?

Aïe ! Il ne manquait plus que ça. Elle n'avait pas du tout envie d'être malade, en plus d'être désespérément seule.

— Tout va bien, oui. Bon, comme je vois que ça va pour vous aussi, je vous laisse vous reposer.

- Je ne te propose pas de passer, mais tu pourrais venir nous voir la semaine prochaine, si tu veux ?
- D'accord, maman. D'accord. Je vous embrasse.
- Nous aussi, ma chérie.

Ce n'était vraiment pas de chance. Même ses propres parents n'étaient pas disponibles pour elle. Alors c'était comme ça ? Si on était seul, déprimé, à bout, il fallait se débrouiller ? Personne à qui se confier ? Personne pour se libérer ne serait-ce qu'une heure ou deux, le temps de boire un verre, dîner, ou juste discuter ?

Lorraine glissa ses mains dans ses poches, elle commençait à avoir froid. Elle aperçut alors un SDF qui s'installait sur un banc à côté, et qui, tassant une veste usée sous sa tête, semblait, lui aussi, se moquer totalement de sa présence. Elle le fixa un moment, mais il ne prêta pas attention à elle. Même un SDF, n'avait pas envie de lui parler ! Elle sentit crisser sous ses doigts un petit morceau de papier dans le fond de sa poche, et le sortit machinalement. C'était l'écriture de Claire.

« Docteur Alban Duval, 3 rue des Bournouviers, 06358522. »

Elle laissa tomber le morceau de papier sur le banc. C'était le nom du psychologue que son amie lui avait conseillé de contacter. Il officiait tout près

d'ici. Encore un qui ne devait pas être disponible quand on en avait besoin.

Finalement, elle se leva et se résigna à prendre le chemin de son appartement, situé tout près. Les commerces devaient être fermés à présent, elle ne pourrait même pas discuter avec la boulangère ni avec l'épicier. Pourtant, elle aurait donné cher pour tomber sur quelqu'un de disponible en chemin, mais elle n'allait tout de même pas entrer dans un bar pour faire des rencontres ! Cette perspective lui apparaissait comme la pire des déchéances, car elle gardait en tête l'image d'un vieil oncle soulot traînant de bar en bar et finissant ses soirées régulièrement avachi sur le rebord d'un trottoir. Alors qu'elle s'éloignait, elle entendit appeler.

— Madame ! Madame !

Elle se retourna, s'assurant qu'il n'y avait personne d'autre qu'elle sur la place. C'était le SDF, qui s'était relevé et lui tendait quelque chose. Elle s'approcha, avec espoir.

— Oui ?

— C'est à vous ! Vous l'avez oublié, là !

Il lui rendit son petit morceau de papier avec les coordonnées du psychologue. Elle le remercia sans

conviction, car elle l'avait négligemment laissé sur le banc, persuadée de ne jamais appeler. Le SDF lui tendit alors son autre main, paume ouverte sur le dessus. Il voulait une récompense pour le service rendu ! Le comble. Elle était très surprise, car l'homme s'était comporté comme s'il ne l'avait pas vue, alors qu'en vérité, il la surveillait, elle et ses affaires. Sans doute était-ce un réflexe de vérifier après le départ des gens s'ils n'oubliaient rien sur leur banc, et en l'occurrence, le papier ne présentant pas de valeur pour lui, il avait trouvé rapidement le moyen de le valoriser. Mais au moins, c'était toujours un échange, un contact avec quelqu'un. Lorraine fouilla dans son sac et en sortit un billet de cinq euros qu'elle lui remit. Il était ravi.

— Merci, Madame ! Vous êtes généreuse, merci !
Bonne soirée, Madame !

— Vous aussi, Monsieur, bonne soirée.

Et il repartit aussitôt sur son banc, et se coucha, face contre le dossier, lui tournant le dos. Visiblement, il allait passer une bonne nuit grâce à cette fortune tombée du ciel. Et il ne cherchait décidément pas de compagnie.

Lorraine regarda le papier, qui se retrouvait à nouveau entre ses doigts. Et si c'était un signe ? Si le geste improbable et intéressé de ce SDF signifiait quelque chose ? En professionnelle pragmatique,